

L'art épistolaire de Mme de Sévigné

Ana-Elena Costandache

Résumé : *Considérée comme la maîtresse de l'art épistolaire au XVII^e siècle, Marie de Rabutin-Chantal, dite la marquise de Sévigné, a laissé dans la littérature française une œuvre extrêmement riche (1120 lettres) et variée, mais peu connue et appréciée par le public lecteur. D'ailleurs, l'auteure elle-même n'a jamais souhaité que ses lettres soient divulguées en dehors du cadre privé ou des salons du temps (où elle était lue); c'est pour cela qu'elle est devenue, en quelque sorte, « une écrivaine malgré elle ». Notre démarche propose une analyse fine et détaillée de quelques lettres que l'auteure avait adressées à sa jeune fille, madame de Grignan. L'importance que nous accordons à ce type d'écriture vise surtout la thématique atteinte : les relations humaines, la noblesse et la mondanité, le quotidien, la religion, la mort.*

Mots-clés : *lettre(s), solitude, écriture du moi, douleur, regret.*

Au XVII^e siècle, le statut de la lettre n'était pas bien précis. Soumise à beaucoup de codes que les écrivains du temps ont suivis et respectés, la lettre s'est constituée en genre d'écriture bien représentée par Mme de Sévigné (au XVII^e siècle), Montesquieu, Diderot, Choderlos de Laclos (au XVIII^e siècle).

Epistolière française, Marie de Rabutin-Chantal (1626-1696) ou Mme de Sévigné appartenait à une classe sociale noble. « La plus jolie fille de France » est restée orpheline en 1633, car son père, Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, est mort lors du siège de La Rochelle.

Peu connue et appréciée dans le monde littéraire, l'œuvre de Mme de Sévigné est une correspondance abondante. Après la mort de son mari, elle s'est consacrée de plus en plus à ses enfants et particulièrement à sa fille, mariée en 1669. Les jeunes époux et la mère ont vécu dans un hôtel particulier loué en plein Paris, mais, un an plus tard, Grignan, le beau fils de Mme de Sévigné, est nommé lieutenant général du roi en Provence. C'était une douloureuse séparation pour l'écrivaine qui a vu partir sa fille à jamais. C'est pour cela qu'elle a commencé à lui écrire, régulièrement, plusieurs fois par

semaines, tout en poursuivant parallèlement sa correspondance avec son cousin, le conte de Bussy.

La correspondance riche de Madame de Sévigné s'est effectuée pendant trente ans environ. La mère écrivait à sa fille chaque semaine trois ou quatre lettres (il y a, en tout, 1120 lettres connues, dont 764 à sa fille Mme de Grignan, 126 à son cousin Bussy et 220 lettres adressées à 29 autres destinataires). Les premières lettres, parues clandestinement en 1725 (recueil très lacunaire de 28 lettres ou extraits de lettres réunies dans les *Lettres choisies de Mme la marquise de Sévigné à Mme la comtesse de Grignan, sa fille*), ont déterminé Pauline de Simiane, petite-fille de l'écrivaine, de faire publier officiellement la correspondance de sa grand-mère : 614 lettres entre 1734 et 1737, puis 772 en 1754. Les lettres ont été remaniées et sélectionnées suivant les instructions de Madame de Simiane : toutes celles touchant de trop près à la famille, ou celles dont le niveau littéraire paraissait médiocre, ont été supprimées, tandis que les lettres restantes ont souvent fait l'objet de réécritures pour suivre le goût du jour. D'ailleurs, Pauline de Simiane n'a pas hésité à supprimer les histoires galantes et les remarques un peu trop libres de sa grand-mère, afin d'offrir à la postérité une image parfaite de la marquise.

Les lettres restent un témoignage plus fidèle et plus complet de toute la vie de la marquise. La carrière littéraire d'écrivaine « malgré elle » a été un vrai succès. Les thèmes abordés par Mme de Sévigné touchent essentiellement le quotidien et la cour. Ils sont très variés (la religion, la mort, les relations humaines), mais il faut savoir que certaines lettres étaient également destinées à être lues pour des personnes averties, dans les « salons » du temps et abordent alors des thèmes plus en rapport avec les pensées, les idées (la noblesse et la mondanité).

En tant que « maîtresse » de l'art épistolaire au XVII^e siècle, Mme de Sévigné n'a jamais souhaité que ses lettres soient divulguées en dehors du cadre privé ou des salons, où elle était lue et très appréciée. C'est pour cela que la question de l'authenticité se pose de manière cruciale pour ses lettres. Il est à noter un manque fondamental dans cette riche correspondance : seules les lettres de la marquise ont été conservées, les réponses de sa famille ont été détruites par sa petite-fille, ce qui crée l'impression d'un monologue ou, plutôt, d'une privation de la dimension du dialogue.

Les 764 lettres adressées à sa fille, Mme de Grignan, représentent un témoignage exquis et varié, en même temps qu'une observation

fine de son époque. Véritable mémorialiste, Mme de Sévigné relate pour sa fille tous les événements marquants qui se sont produits à Paris : le mariage de la Grande Mademoiselle, l'arrestation de Fouquet, l'exécution de la Brinvilliers lors de l'affaire des Poisons, la mort d'Henriette d'Angleterre. Elle lui adresse aussi des conseils pratiques et mondains, ainsi que des réflexions plus générales sur le temps, les événements produits pendant son l'absence du foyer familial, la destinée humaine. Mais ce n'est pas la finalité première de son œuvre. Les lettres se proposent, avant tout, de réduire la distance avec l'être aimé par l'évocation des souvenirs communs et par l'expression spontanée du sentiment d'amour maternel.

Le style de ces lettres, enfin, adopte la tonalité de la conversation mondaine : naturelle autant qu'on pouvait l'être dans la fréquentation des salons, aux ressources de la rhétorique. Par leur inventivité, leur liberté de ton et leur originalité, les *Lettres* de la marquise de Sévigné constituent l'une des œuvres les plus marquantes du XVII^e siècle français.

La première lettre adressée à sa fille date du 6 février 1671. Celle qui s'est mariée, l'a quittée deux jours plus tôt pour habiter avec son mari. La séparation a été, pour la marquise, un véritable déchirement, qui lui a donné l'occasion de rédiger une célèbre correspondance, ininterrompue, de 1671 à 1696, fait qui a décidé la carrière littéraire de Mme de Sévigné.

Le texte de la première lettre (celle de la séparation) adressée à sa fille a le contenu suivant :

De Mme DE SÉVIGNÉ À Mme DE GRIGNAN. À Paris, vendredi 6 février 1671.

« Ma douleur serait bien médiocre (1) si je pouvais vous la dépeindre; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus; et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie (2) toujours pleurant et toujours mourant: il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme; et en effet, quelle rude séparation! Je demandai la liberté d'être seule; on me mena dans la chambre de madame du Housset, on me fit du feu; Agnès (3) me regardait sans me parler; c'était notre marché; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter; toutes mes pensées me faisaient mourir. J'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton; j'allai ensuite chez madame de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit: elle était seule, et malade et triste de la mort d'une sœur religieuse, elle était comme je la pouvais désirer. M. de la Rochefoucauld y vint; on ne parla

que de vous, de la raison que j'avais d'être touchée, et du dessein de parler comme il faut à Merlusine (4). Je vous réponds qu'elle sera bien relancée. D'Hacqueville vous rendra un bon compte de cette affaire. Je revins enfin à huit heures de chez madame de la Fayette; mais en entrant ici, bon Dieu! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré? Cette chambre où j'entrais toujours, hélas! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre pauvre petite fille (5) qui me représentait la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec madame de la Troche à l'Arsenal. Le soir, je reçus votre lettre, qui me remit dans les premiers transports; et ce soir j'achèverai celle-ci chez M. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles: car, pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici ; toute ma lettre serait pleine de compliments (6), si je voulais. »

(1) moyenne, ordinaire;

(2) Couvent de la Visitation (où avait été élevée un temps Françoise-Marguerite);

(3) une religieuse qui connaissait la comtesse;

(4) Merlusine Sobriquet le nom d'une méchante fée célèbre, donnée à une « amie » qui avait médité de Mme de Grignan;

(5) restée à Paris avec sa grand-mère;

(6) les regrets exprimés par les amis à l'occasion du départ de la comtesse. [Mitterrand, 1987 : 351]

Le texte de la lettre est sensible, touchant et comprend des mots appartenant aux champs lexicaux de la douleur, de la tristesse, de la solitude, avec une visée pathétique : « Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépeindre : je ne l'entreprendrai pas aussi. » [*idem*] La séparation est ressentie de manière aigue et la compagnie d'autrui ne sert à rien :

J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus [...] Je m'en allai donc à Sainte-Marie toujours pleurant et toujours mourant: il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme; et en effet, quelle rude séparation! Je demandai la liberté d'être seule; on me mena dans la chambre de madame du Housset, on me fit du feu; Agnès me regardait sans me parler; c'était notre marché; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter; toutes mes pensées me faisaient mourir. [*idem*]

L'autodépréciation et la peine exprimées représentent une stratégie suivie de l'épistolière et visent à susciter la pitié du destinataire : « Comprenez-vous bien tout ce que je souffris ? Les réveils de la nuit

ont été noirs, et le matin je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. » [*idem*]

Atteinte au vif d'elle-même, la mère passionnée se jette dans la retraite de la solitude, use de tous les subterfuges (visites aux amis communs, aux lieux fréquentés ensemble) pour maintenir la présence de l'être aimé et découvre surtout en l'écriture une nécessité vitale, le moyen de « se consoler » et de rester reliée à l'autre, par la lettre.

La Sévigné « de tout le monde » (selon l'affirmation de Proust) s'abandonne au plaisir de faire des récits détaillés consacrés aux confidences. Les symboles divers et les procédés de mise en œuvre s'attachent à la jouissance esthétique et au goût mondain. Les *Lettres* sont, en fait, le miroir de l'âme de l'épistolière ; elles dévoilent les facettes de sa personnalité. La joie de vivre, chez Mme de Sévigné, engendre une permanente disponibilité à toutes les choses de la vie, même à la séparation d'un être cher.

Une autre lettre, extrêmement touchante, a le texte suivant :

À MADAME DE GRIGNAN

À Montélimar, jeudi 5 octobre 1673

« Voici un *terrible* jour, ma chère fille; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma *douleur*. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais, et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous : c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire. Ce qui s'est passé ce matin me donne une *douleur* sensible, et me fait un *déchirement* dont votre philosophie sait les raisons : je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous; je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours: de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable ; comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci *douloureux*, jusqu'à ce que j'y sois un peu accoutumée ; mais ce ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé. Je sais ce que votre absence m'a fait *souffrir* ; je serai encore plus à *plaindre*, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai point assez embrassée en partant: qu'avais-je à ménager ? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse ; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan ; je ne l'ai point assez

remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi ; j'en attendrai les effets sur tous les chapitres : il y en a ou il a plus d'intérêt que moi, quoique j'en sois plus touchée que lui. Je suis déjà dévorée de curiosité ; je n'espère plus de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien *soupirer*. En un mot, *ma fille, je ne vis que pour vous*. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime. Je songe aux pichons (1), je suis toute pétrie de Grignan ; je tiens partout (2). Jamais un voyage n'a été si *triste* que le nôtre ; nous ne disons pas un mot. Adieu, ma chère enfant, aimez-moi toujours : hélas ! nous revoilà dans les lettres. Assurez Monsieur l'Archevêque de mon respect très tendre, et embrassez le Coadjuteur (3) ; je vous recommande à lui. Nous avons encore dîné à vos dépens. Voilà M. de Saint-Geniez qui vient me *consoler*. Ma fille, *plaignez-moi* de vous avoir quittée. »

(1) le frère du Comte de Grignan ;

(2) Madame de Sévigné voyage en compagnie de deux abbés ;

(3) en provençal, les petits enfants. [Sévigné, 1846 : 242-243].

Toute la lettre est parsemée de mots appartenant au champ lexical de la douleur, de la souffrance (en italique). Le texte est, en fait, le cri déchirant d'une mère qui se voit séparée de sa fille et qui ne peut pas continuer de vivre sa vie sans son petit être cher tout près d'elle.

Le génie de Mme de Sévigné a rayonné sur tous ceux qui l'ont approché ou lui ont écrit. Elle n'a eu d'autre histoire que celle de son cœur et de son esprit. Elle s'est avérée être une vraie spectatrice d'événements importants de sa vie. Toute sa vocation, toute sa destinée a été celle d'être femme, mère, grande dame. En tant qu'écrivaine, elle a fourni entièrement et uniquement sa tâche féminine et toute son existence a été intime, mondaine aussi, mais jamais officielle.

En tant que femme, Mme de Sévigné a exprimé, dans ses lettres, les craintes du cœur et les alternatives de joie et de tristesse. Prise entre ses amis, elle savait être piquante, mais sans être méchante. Dans ses lettres, comme dans sa conversation, elle lançait le mot spirituel, amer et rancunier. Dans le monde, elle a été remarquée pour sa beauté et pour son charme.

En tant que mère, Mme de Sévigné s'est dédiée à la vie de famille et, surtout, à sa fille, Mme de Grignan. Dans ses lettres, elle reconnaît d'avoir vécu pour sa fille. Ses dernières lettres sont remplies d'inquiétudes provoquées par la mauvaise santé de Mme de Grignan. La mère persiste à s'oublier pour ne songer qu'à la guérison de cette personne-là qui lui était si chère. Et cet amour a été sa vraie vie.

Certes, Mme de Sévigné a connu d'autres sentiments. Elle aimait le monde et les livres, elle aimait ses amis, son mari, son fils. Mais pour sa fille, elle a été une mère unique. Sans priver son fils, elle a avantagé sa fille de tous les côtés, en tendresse, en dévouement et en argent. Une vraie passion maternelle, trop idolâtre et souffrante, qui a fait d'elle-même une victime. L'excès de son amour a donné, en fait, son génie, qui lui a dicté les pages les plus simples et les plus sublimes de ses lettres à travers lesquelles Mme de Sévigné a donné l'histoire du cœur maternel.

Mme de Sévigné a été un témoin, un vrai peintre de son siècle et non pas un juge. Un des échos les plus vivants de son temps, les plus directs et les plus authentiques. Elle n'a rien transformé, mais elle a transmis, car elle a offert l'information sincèrement et de manière fidèle.

Mme de Sévigné a été une femme titrée, du grand monde, du grand siècle. Elle n'a pas devancé son temps, mais elle l'a raconté. L'écrivaine appartenait à une époque, à une société, à une famille. Elle a su peindre les gens et aussi les choses. Sa correspondance est comme un miroir exacte et limpide, tantôt amusé par les divertissements, les ballets, les sourires de la cour, tantôt assombri par la souffrance, les morts, les deuils, les cérémonies funèbres. Elle a inauguré, dans la littérature, « la critique impressionniste » et a été une intuitive de génie. Dans ses lettres, elle a exprimé directement ses réflexions morales, ses convictions religieuses. En même temps, elle a fait de la critique sans le savoir et elle a fait aussi de la philosophie et même de la théologie sans le vouloir.

Mme de Sévigné a eu une imagination sensible et verbale. Son génie se reconnaît dès la lecture de ses lettres. « Elle fait une lettre à peu près comme La Fontaine fait une fable. » [Petit de Julleville, 1898 : 639]

Dès ses premières lettres jusqu'à ses dernières, elle était en veine, en beauté, en état de séduction. Le naturel est la plus saillante qualité de son style. Elle évitait le rare, le singulier, elle tenait à la politesse, à la civilité. Dans ses œuvres épistolaires, l'éclat de la vie et le mouvement captivent et fascinent. L'écrivaine imaginait des formes sensibles et inventait aussi des formes verbales. Le style était, chez elle, une création perpétuelle de mots.

En somme, Mme de Sévigné a été une personne distinguée, qui savait écrire, narrer, peindre, juger, penser, pleurer, crier sa souffrance d'avoir perdu un être cher : sa jeune fille.

Références bibliographiques

*** *Lettres de Mme de Sévigné précédées d'une notice sur sa vie et du traité sur le style épistolaire de Madame de Sévigné* par M. Suard, Librairie de Firmin Didot Frères, Paris, 1846.

Madame de Sévigné, *Lettres choisies, 1648-1696*, Edition de Sainte-Beuve, publiée par Garnier Frères, 1923.

*** *Histoire de la langue et de la littérature française, des origines à 1900*, sous la direction de Louis Petit de Julleville, tome V, Armand Colin, Paris, 1898.

Puzin, Claude, *Littérature textes et documents, XVIIe siècle*, coll. Henri Mitterand, Ed. Nathan, Paris, 1987.